

# Approches de la représentation

**Frédéric Laupies,**

**Professeur de philosophie au lycée Notre-Dame du Grandchamp (Versailles),  
auteur de "Première leçon de philosophie sur la représentation",  
collection Major, PUF, à paraître en août 2001.**

## Le clair et l'obscur ■

La représentation est à la fois très familière et énigmatique. Familière, parce qu'elle<sup>2</sup> habite, voire structure les domaines les plus courants de la pratique et de la pensée. De la représentation parlementaire, diplomatique, syndicale, médiatique, rituelle, jusqu'à la représentation psychique, elle est au croisement de l'esthétique, de l'éthique, du politique, du religieux, du cognitif. Elle peut faire ainsi l'objet d'approches sociologiques, économiques, anthropologiques, ethnologiques, épistémologiques, historiques, sémiologiques. On n'est guère embarrassé pour en donner des exemples et pour mettre en place des grilles d'interprétations. Mais au-delà (ou en-deçà) de cette multitude de manifestations et d'approches, la question de son statut, et d'abord de son unité, se pose avec une réelle acuité. La représentation ne va pas de soi : elle n'est jamais saisissable selon l'unité d'une notion mais toujours selon la diversité de formes très singulières dont le lien n'est pas clair. Quel rapport, par exemple,

entre la représentation d'une image ou d'une idée, immanente à la conscience singulière qui se la représente, et la représentation, qui est elle-même une image, comme un tableau, par exemple, que l'on peut voir ou contempler selon un rapport d'extériorité ? Quel rapport entre la représentation de celui qui se donne "en représentation" et la représentation d'une fonction par un diagramme ? De plus, la représentation familière apparaît comme une réalité omniprésente... mais elle n'est précisément pas *présente* puisqu'elle renvoie toujours à autre chose qu'elle-même ! La représentation n'est pas une répétition de la présence mais l'indication d'une absence.

## L'évocation de l'absence ■

On perçoit bien que la réalité de la représentation est loin d'être simple... mais puisqu'elle est d'emblée familière, il serait peu sensé de commencer par obscurcir ce qui est clair : il est

donc possible, dans un premier temps, de la caractériser simplement. Ainsi peut-on dire que la représentation s'impose d'abord comme un renvoi à ce qui n'est pas donné immédiatement. Elle consiste à évoquer ce qui n'est pas là : fondamentalement, la représentation "tient lieu de".

"Tenir lieu de, c'est [pour une chose] être dans une telle relation à propos de quelque chose d'autre, que, pour certaines raisons, elle est traitée par un esprit comme si elle était cette autre chose. Ainsi, un porte-parole, un délégué, un fondé de pouvoir, un agent, un vicaire, un diagramme, un symptôme, un jeton, une description, un concept, une prémisse, un témoignage, tous représentent quelque chose d'autre, de leurs diverses manières, à des esprits qui les considèrent selon ces manières". C.S. Pierce *Collected papers*.

Si donc il est possible d'énumérer presque à l'infini les exemples de représentation, c'est que la représentation est structurellement référence à ce qui n'est pas elle. La représentation apparaît à la fois comme processus et résultat : elle

est tout à la fois la dynamique de “tenir lieu de” et ce qui tient lieu de, le “lieutenant”. Elle est donc à la fois une action – donner une représentation – et une image statique – être la représentation de. Dans tous les cas, elle s’inscrit dans une logique de vicariance, de remplacement qui évoque ce qu’il remplace. Comprendre la représentation c’est donc d’abord comprendre ce jeu d’évocations et de renvois. Il n’y a, en effet, représentation, que si l’on dépasse le simple jugement de fait (“il y a ceci”) et le simple jugement d’identité (“A est A”). En un mot, la représentation peut advenir lorsque ce qui est saisi est appréhendé non pas pour soi-même mais comme indice d’une réalité qui le dépasse : “quand on considère un objet en lui-même et dans son propre être sans porter la vue à ce qu’il peut représenter, l’idée qu’on en a est une idée de chose, comme l’idée de la terre, du soleil. Mais quand on ne regarde qu’un certain objet que comme représentant un autre, l’idée qu’on en a est une idée de signe et cet objet s’appelle un signe. C’est ainsi que l’on regarde d’ordinaire les cartes, les tableaux”. *La Logique de Port-Royal* (I, VI, §1). Apparentée au genre du signe, la représentation instaure une relation entre présence et absence. Elle “rend présent” ce qui ne l’est pas.

## “Rendre présent” ■

Le verbe “rendre” dans cette expression signifie d’abord effectuer, opérer la mise en présence de qui est absent. La représentation opère un face à face de substitution : *tout se passe comme si* le patron traitait avec le syndicat tout entier en la personne des représentants, comme si l’État était honoré en la personne de son ambassadeur. Mais rendre peut être pris aussi au sens de restituer un dû : la représentation donne médiatement ce qui ne se donne pas immédiatement et qui, pourtant, ne peut

pas et ne doit pas demeurer dans l’absolument inaccessible. L’État, par exemple, ne peut pas être visible puisqu’il n’est pas une réalité tangible ; il a néanmoins à être perçu parce qu’il n’est pas pour autant une pure abstraction.

Le *Dictionnaire* de Furetière (1690, posthume) est très éloquent à cet égard : “Représentation : image qui nous remet en idée et en mémoire les objets absents, et qui nous les peint tels qu’ils sont”. En ce sens, la représentation donne à connaître médiatement l’objet absent par “la peinture d’un objet, par les paroles, par les gestes, par quelques figures, quelques marques”, comme les fables, les énigmes, les allégories.

Dans les domaines politiques et juridiques, le terme lie également la présence et l’absence : le représentant est le “vicaire”, l’ambassadeur, le légat, le délégué, le procureur : il tient le rôle et la place de l’autorité qui ne peut être présente. Ainsi, la représentation se détermine essentiellement comme relation à l’invisible ; elle est le paradoxe vivant de la manifestation par procuration de ce qui ne saurait se manifester.

Ce rapport essentiel à l’absence lie étroitement la représentation au rite funéraire. Le mot représentation se dit aussi “à l’église, d’un faux cercueil de bois, couvert d’un poêle de deuil autour duquel on allume des cierges lorsqu’on fait un service pour un mort” ; “quand on va voir les princes morts dans leur lit de parade, on n’en voit que la représentation, l’effigie” (ibid.). De même, dans le langage homérique, le mort est comme le double de lui-même : Patrocle mort apparaît en rêve à son ami Achille mais ce n’est qu’“une âme (psukê) ou bien une ombre (eidolon), d’où l’esprit (phrênês) s’est retiré”. Il appartient au domaine du double, du substitut, comme les images du rêve (*oneiros*), les ombres (*skià*), ou en-

core les *colossos*, pierres dressées dans le sol ou mises dans la tombe vide pour évoquer le mort absent<sup>1</sup>.

Pourtant, la représentation ne se limite pas à l’évocation rituelle du défunt : son rapport à l’absence ne se limite pas à l’absence radicale de la mort. Elle ne surmonte pas seulement l’absence en soi mais aussi, et peut-être surtout, l’absence pour moi : la représentation rend manifeste ce qui, sans elle, serait inaperçu ; elle mobilise l’attention du sujet pour les rendre présent à. Ainsi opère-t-elle dans deux directions : elle rend présent l’objet pour le sujet mais elle rend le sujet présent à l’objet. Elle peut ainsi être manifestation du présent qui serait comme absent si l’on n’y prenait garde ; elle sauve le présent de l’inattention qui le renvoie dans le quasi-néant de l’inaperçu : “Représentation se dit au Palais de l’exhibition de quelque chose”. Représenter signifie ainsi “comparaître en personne et exhiber les choses”. C’est ainsi la personne elle-même qui se représente, se donne en représentation : le signe et le signifié font un : “Représentation se dit quelque fois des gens vivants. On dit d’une mine grave et majestueuse, Voilà une personne de belle représentation” (ibid.).

La représentation est ainsi *mise en présence de ce qui est absent* ou mise en présence de ce qui, sans être absent, pourrait être inaperçu. Qu’elle soit “présentification” de l’absent ou du présent, la représentation donne à voir ce qui n’est pas en vue immédiatement. Elle est une re-prise de l’immédiat. Le préfixe re-indique une réitération qui n’est pas cependant un pur redoublement ; il indique aussi un échos comme dans réponse, une re-tenue. La re-présentation peut être pensée comme re-cueillir ce qui se perd et comme ré-sistance opposée à ce qui se disperse.

(1) Voir Jean-Pierre Vernant *Mythe et pensée chez les Grecs*.

## La représentation ne peut être objet de définition ■

**A**insi s'éclaire en partie la raison pour laquelle il est difficile de parvenir à une définition de la représentation.

La grande variété des formes de représentations ne semble pas pouvoir se ramener à des individus d'une espèce ou à des espèces d'un genre. La représentation, en effet, n'est pas une essence dont les formes individuelles seraient comme des exemples selon une relation de ressemblance : la représentation est en elle-même vide de tout contenu ; elle est en elle-même inimitable parce qu'elle n'est pas un être mais une relation... et une relation d'un type très singulier : une évocation, un renvoi de ce qui est donné à ce qui n'est pas donné.

A cela s'ajoute une autre difficulté : la définition, comme fait de conscience, est elle-même une représentation. Il n'est pas possible de saisir la représentation comme un objet de pensée clair et distinct parce qu'elle est structurellement impliquée dans l'acte même par lequel elle est pensée. La représentation n'est pas un objet de pensée comme un autre pour la simple raison que ce n'est pas un objet. Pour autant, elle n'échappe pas à la logique de l'objectivité ; bien au contraire, elle est ce qui objective, ce qui présente comme ob-jet (jeté devant) les réalités qui, sans elle, resteraient dans l'implicite ou le latent.

## Le triomphe du sujet ■

**I**l semble, en effet, que la représentation soit essentiellement dépendante de la geste d'un sujet qui se donne à lui-même des objets ou qui se donne lui-même comme objet pour d'autres sujets ou

encore qui se donne comme objet pour lui-même. Dans sa double dimension de processus et de résultat, la représentation s'enracine dans l'opération souveraine d'un sujet qui se donne à lui-même ce qui ne se donne pas de soi-même. Ce n'est pas un hasard si, historiquement, la question de la représentation et celle du sujet sont convergentes. La réflexion sur la représentation s'est déployée au moment où l'on a commencé à questionner les conditions de possibilité d'un accès à la réalité pour le sujet connaissant<sup>2</sup>. Ce questionnement, à la fin de l'époque médiévale, ouvre la modernité. La pensée de la représentation est ainsi au cœur de l'âge classique et du criticisme kantien. L'idée même de représentation suppose, en effet, un écart entre ce qui est immédiatement et ce qui est offert au sujet ; ce que je me représente n'est pas la même chose que ce qui est : même si je m'efforce de me représenter la chose "comme elle est", ce "comme" indique un rapport mimétique, une tension qui ne saurait être une pure identité. Le clivage entre l'en-soi et le pour-nous est impliqué dans l'idée de représentation, même, et peut-être surtout, lorsqu'elle se veut fidèle à ce qu'elle représente. Comme reprise ou re-cueil de ce qui est immédiatement, elle est une opération du sujet qui inclut des choix : la représentation est, en ce sens, toujours *une* représentation c'est-à-dire une certaine perspective. Parce qu'elle est opération du sujet, la représentation opère un dédoublement de la chose en "en-soi" et "pour-nous" ; mais ce dédoublement en suppose un autre.

La représentation est tout à la fois une opération réflexive et transitive. Elle ne peut, en effet, avoir lieu sans être consciente d'elle-même : l'ambassadeur sait bien qu'il n'est pas l'État qu'il représente, il ne reçoit pas les honneurs qu'on lui adresse comme des compliments envers sa personne privée... il n'est pas

comme l'âne porte-reliques flatté qu'on s'agenouille devant lui. Plus clairement encore, la forme pronominal du verbe "*se représenter*" indique l'impossibilité d'une représentation psychique non réflexive. Pourtant, de façon indissociable, la représentation est adressée à l'autre : l'ambassadeur est essentiellement médiation, sa fonction ne vient pas de lui-même et ne s'adresse pas à lui-même ; de même, la représentation d'une image ou d'une idée ne vaut que dans la mesure où elle permet au sujet de ne pas se confondre avec l'image ou l'idée, de les saisir comme autre que lui-même. Ce rapport entre réflexivité et transitivité se confirme au cœur même de la conscience : le sujet ne peut pas être présent à la réalité sans *se* la représenter ; la représentation apparaît ainsi comme l'opération constitutive de la conscience réfléchie.

S'il fallait encore prouver que la représentation est indissociable de la position du sujet comme principe, il suffirait de rappeler que la représentation ne se met à exister qu'au moment où l'esprit ne regarde pas la chose comme chose mais comme signe. C'est ainsi le regard qui crée l'efficacité de la représentation : elle ne peut pas exister simplement dans l'intention de celui qui représente ; il lui faut le relais de celui qui la perçoit. Il lui faut la capacité à transcender l'immédiateté, à dépasser la saturation des faits qui ne sont que ce qu'ils sont pour viser précisément ce qui n'est pas : seul un sujet en est capable.

## Voies de questionnement ■

**C**ette relation étroite entre la représentation et l'affirmation du sujet peut ouvrir la voie à une réflexion plus systématique. Deux types de questions peuvent, en effet, se poser à partir de

(2) Voir Olivier Boulnois *Etre et représentation* PUF.

là : la représentation est-elle véritablement pensable ? Est-elle légitime ?

Le premier ordre pourra se démultiplier de la façon suivante, par exemple : comment comprendre que l'on puisse faire confiance en la capacité de la représentation à évoquer le représenté alors que celui-ci est, par définition, insaisissable sans la représentation ? Comment le sujet peut-il saisir hors de lui ce qu'il ne peut appréhender qu'à travers des représentations qui lui sont propres ? Comment analyser l'ambivalence foncière de la représentation, qui oscille entre la logique du mystère, qui ne peut être saisi que médiatement et la logique de l'exposition manifeste ; entre un sujet dépassé par ce qu'il ne peut saisir d'emblée et un sujet actif qui prend sur lui de rendre présent ce qui se déroberait sans lui ? Comment concilier la représentation comme résultat et la représentation comme processus ? Si, en effet, le processus est trop visible, le résultat est suspecté de partialité, voire de manipulation. S'il n'apparaît pas, le résultat risque d'être pris pour une chose et non plus pour un signe.

A supposer que ces difficultés internes à l'idée même de représentation soient levées, il faut analyser celles qui naissent de ses présupposés. Un deuxième niveau de questionnement s'impose alors : la position d'un sujet qui se représente les choses, qui se donne en représentation n'est-elle pas illusoire : le sujet est déjà lui-même à la convergence d'un jeu de forces qu'il ne peut se représenter clairement.

Pourquoi peut-on s'autoriser à valoriser le détour, l'écart, la médiation ? Ne vaut-il pas mieux réhabiliter la possibilité de la présence immédiate au monde contre la représentation qui met en avant de façon induite le sujet ?

La représentation se justifie-t-elle encore si la chose est structurellement en excès par rapport à elle ?

Or tel semble être le cas, si l'on se fie à l'idée même de représentation qui pose une impossibilité d'être en coïncidence avec la chose même. Il faudrait dénoncer la prétention de la pensée objective à réduire la réalité aux représentations. A l'opposé, la représentation est sujette à caution si l'on prend en compte l'excès de l'énoncé relativement à ses objets : la pensée et le langage ont une puissance instauratrice, comme en témoigne l'injonction, par exemple, de sorte que le schéma de la représentation qui les subordonne à une réalité qui les transcende et les norme est excessivement réducteur.

Ces deux réseaux de difficultés doivent être rapportés à une ambiguïté fondamentale de la représentation.

D'une part, en effet, la représentation met à disposition, elle signifie, elle arrache à l'ordre de l'immédiat et de l'inaccessible : elle est une forme de pouvoir ; d'autre part, cette prise de pouvoir est ordonnée à une manifestation pour les sujets, elle vise une mise en présence où la médiation tend à s'effacer devant le représenté : elle relève de la logique de la vérité. Cette ambiguïté est elle-même fondée dans le rôle principal du sujet, qui s'inscrit, par sa volonté, dans une double logique de maîtrise et de mise au jour de l'implicite. La représentation est donc essentiellement à la rencontre de la possession et du dévoilement.

## **Entre la vérité et le pouvoir** ■

**P**enser la représentation c'est donc apprécier les multiples formes d'effacement du dévoilement au profit de la possession... ou peut-être l'inverse.

La mise au jour de l'absence est, en effet, problématique : peut-on se représenter l'absent comme une réalité latente qui attendrait dans l'ombre d'être mise au jour, sans que cela induise la moindre altération de son identité ? Le fait même

d'être représenté est déjà un processus qui inscrit la chose représentée dans la logique de la conscience, de la réflexion, de la médiation. La représentation n'est pas seulement un processus du sujet mais une opération sur la chose représentée qui l'altère en retour. En d'autres termes, le fait d'être représenté est toujours déjà modification de la chose représentée. Dans la réalité sociale, par exemple, la représentation d'une qualité humaine l'expose, voire l'exhibe comme réponse à une attente commune. Elle la situe dans un système de signes qui peut avoir pour effet de l'annihiler : certaines dispositions ou manière d'être s'évanouissent lorsqu'on les théâtralise. La délicatesse est précisément dans le non-dit, l'implicite, le je-ne-sais-quoi, qui n'a pas à être représenté. La représentation est un dévoilement qui peut avoir la curieuse propriété de rendre opaque voire de détruire ce qu'elle dévoile... elle n'est peut-être pas un dévoilement. Son rapport à la vérité est pour le moins complexe. Cette difficulté est redoublée par le fait que la représentation est non seulement renvoi à ce qui n'est pas là mais discours adressé à ceux qui sont là ! Dans cette mesure, elle doit non seulement désigner mais aussi convaincre : elle vaut par l'effet qu'elle produit au moins autant que par la pertinence de sa désignation. Pascal et La Bruyère se font échos sur ce point : "La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ses accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle. Et de là viennent ces mots : le caractère de la divinité est empreint sur son visage, etc." Pascal *Pensées* Lafuma 25.

“Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l’on t’en estime davantage : l’on écarte tout cet attirail qui t’est étranger pour pénétrer jusque à toi, qui n’est qu’un fat. Ce n’est pas qu’il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s’en croit plus de naissance et plus d’esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent”. La Bruyère *Caractères* Du mérite personnel.

“Lire” la vérité de la représentation dans les effets qu’elle suscite : curieux renversement !

Loin d’avoir pour fonction ici d’explicitier l’implicite, de rendre clair l’obscur, la représentation fait exister le représenté en le représentant : admirable inversion où le pouvoir crée sa propre vérité, où la puissance représentée n’existe que par la représentation et confirme sa réalité au vue des effets de la représentation même !

La représentation semble se démultiplier par l’effet de jeux de miroirs et de mises en abîme spectaculaires : elle ne renvoie pas à une réalité latente dont elle serait l’indice mais elle suscite l’idée que cette réalité latente existe effectivement... cette idée de la réalité latente est elle-même une représentation ; cette représentation de la chose

représentée la fait exister et crée ainsi l’illusion de la manifestation. Cette puissance de production du représenté par la représentation jette en retour le soupçon sur la représentation en général. En effet, la représentation comme processus de manifestation existe par la représentation comme processus cognitif : il faut que le sujet se représente ce que la représentation indique. Si ce processus subjectif a, en retour, le pouvoir de donner une effectivité à la chose représentée, celle-ci peut alors n’avoir d’autre existence que celle que lui donne la représentation... qui n’a donc plus rien à voir avec une manifestation.

Nous n’avons pas fini d’être pris aux pièges de la représentation...

F. L.

# Référence

LA REVUE DES PRÉPAS

Référence

Numéro 25 • Mai 2001